

Les Cahiers de médiologie 10

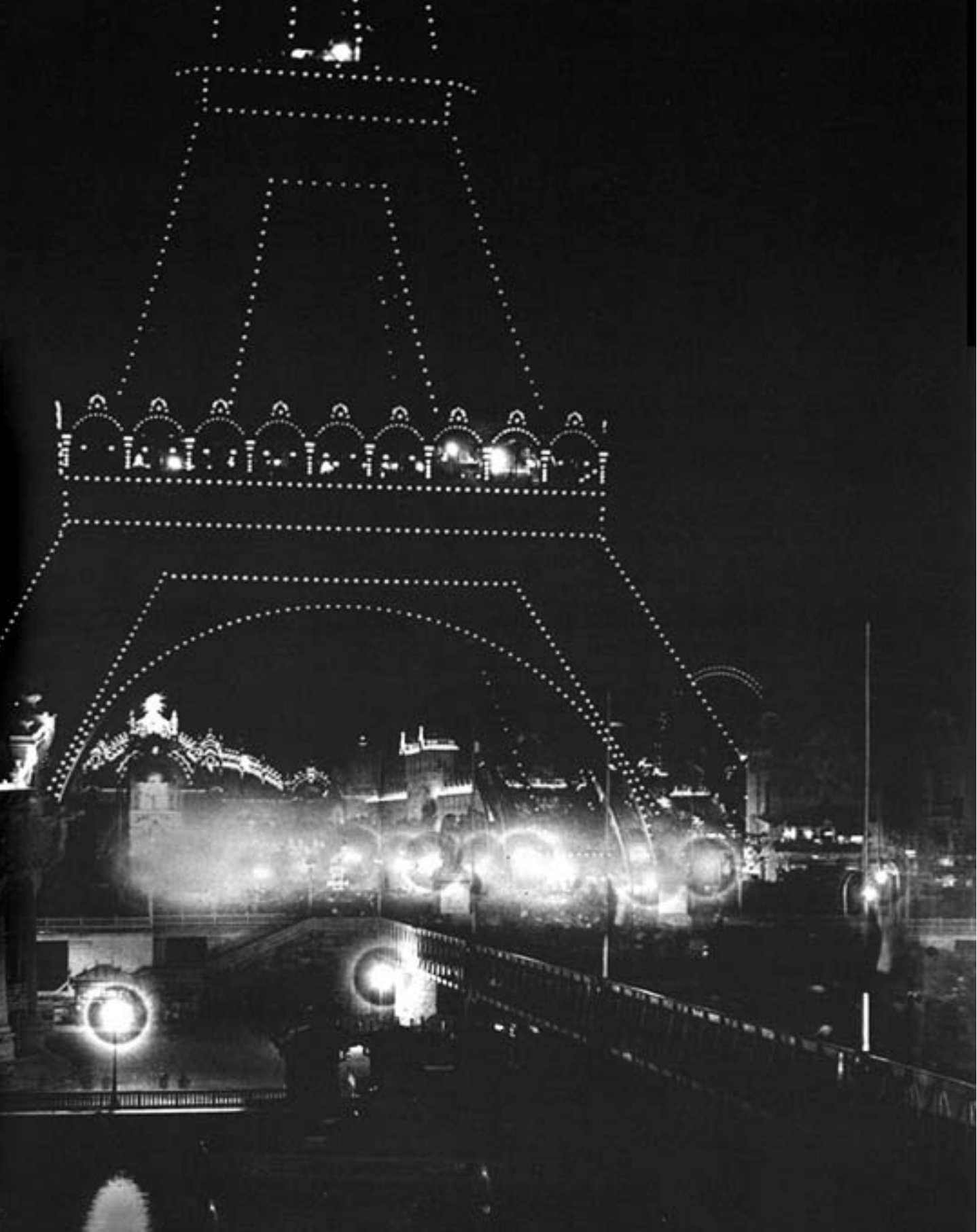
.....

Lux
des Lumières aux lumières



90 F
12,20 €

Gallimard - ensib



THIERRY PAQUOT

Paris 1900

le Palais de l'Électricité

Décidée par un décret du 13 juillet 1892, l'Exposition Universelle de 1900, à Paris, doit à la fois établir le bilan du siècle passé – le glorieux XIXe, tout fier de ses hauts fourneaux et de ses machines à vapeur ! – et témoigner des espérances du XXe siècle, le tout sur fond de « solidarité », de « paix » et de « fraternité » entre les peuples.

83 000 exposants (46% de Français), plus de 50 millions de visiteurs, des millions de cris de stupeur et d'admiration, de souvenirs, plus ou moins enjolivés avec le temps, confèrent à cette Exposition ouverte solennellement par le Président de la République Émile Loubet, le 14 avril, et close le 12 novembre, une incontestable réussite.

Émile Zola,
*L'Exposition de
1900*,
Collection François-
Émile Zola.

Paul Morand se souvient de sa visite, il avait douze ans, « On est saisi d'un vertige mondial ; on marche de surprise en surprise ; on tient l'univers dans sa main ; on se trouve pris dans un réseau d'évocations mythiques, de monuments impossibles, dans un maelström de progrès, dans une étreinte d'alliances, parmi les cacophonies de diphtongues bizarres, de mots indéchiffrables »¹. On y trouve tout, mais le bâtiment qui a, semble-t-il, marqué le plus l'esprit des contemporains est le Palais de l'Électricité. Après les pavillons des divers pays qui rivalisent d'ingéniosité et d'excentricité, les stands des industries ou encore les nombreuses attractions, « c'est alors, écrit Paul Morand, que retentit un rire étrange, crépitant, condensé : celui de la Fée Électricité ; autant que la Morphine dans les boudoirs de 1900, elle triomphe à l'Exposition ; elle naît du ciel, comme les vrais rois. » Mais qu'est-ce que l'Électricité (avec un « e » majuscule, s'il vous plaît !) ? « Elle est le progrès, la poésie des humbles et des riches ; elle prodigue l'illumination ; elle est le grand Signal ; elle écrase, aussitôt née, l'acétylène. À l'Exposition, on la jette par les fenêtres. Les femmes sont des fleurs à ampoule. Les fleurs à ampoule sont des femmes. » Mais encore ? « L'Électricité, on l'accumule, on la condense, on la transforme, on la met en bouteilles, on la tend en fils, on l'enroule en bobines, puis on la décharge sous l'eau, sur les fontaines, on l'émancipe sur les toits, on la déchaîne dans les arbres ; c'est le fléau, c'est la religion de 1900. » Le jeune Paul Morand est tourneboulé par tant de force, de mystère, d'immatérialité qui se dégagent de cette si nouvelle énergie. Certes, en 1881, se tenait à Paris, l'Exposition Internationale d'Électricité, fréquentée par 900 000 visiteurs, mais en vingt ans les améliorations des divers procédés qui produisent et diffusent de l'électricité se sont considérablement sophistiqués, de même que se sont démultipliés ses différents usages, et malgré un climat relativement constant d'électromania, l'Exposition de 1900 va l'imposer comme symbole suprême du Progrès et de la Modernité.

L'Électricité en son Palais

« Le Palais de l'Électricité est dû à M. Hénard et le Château d'Eau fut l'œuvre de M. Paulin, tous deux lauréats », écrit A. Quantin², dans un fort gros volume qui se présente comme une somme sur cet événement à dimension planétaire. Que signifiait une telle construction ? La réponse est claire et nette : « l'apothéose de l'Électricité ». Le Palais de l'Électricité est intimement couplé au Château d'Eau, « Aussi, nous décrit A. Quantin, était-ce une sorte de

1. Paul Morand, *1900*, 1931, Les éditions de France, 1933.

2. A. Quantin, *L'Exposition du Siècle*, ouvrage édité par la revue *Le Monde Moderne*, sd. (1900 ou 1901).

couronne gigantesque, formée de trois lobes surbaissés d'une feuille de trèfle, s'élevant à 70 mètres de hauteur à son point culminant, que M. Hénard avait édifié pour surmonter le Château d'Eau qui lui servait de motif central. ». Le Palais fait 420 mètres de long sur 60 mètres de large, consomme 200 000 kilogrammes de houille chaque heure et se charge avec une force motrice de 12 000 chevaux-vapeur. Quant au Château d'Eau, il utilise 100 000 litres d'eau par minute ! « Au faite, la statue de l'Électricité haute de plus de 6 mètres, debout sur un char traîné par des hippogriffes, s'appuyait sur une radieuse étoile. Due au sculpteur Marqueste, elle dominait superbement tous les palais où s'étendait sa domination et semblait convier le monde à son triomphe. » Là où cet ensemble époustoufflait le quidam c'est quand le jour tombait et que la nuit s'éclairait, comme par magie... « L'illumination du Palais de l'Électricité, due à M. Henri Beau, précise notre guide A. Quantin, était obtenue par environ six milles lampes à incandescence disposées suivant les contours de la crête. » L'on fête également l'Électricité dans la plupart des bâtiments nationaux ou ceux des industries, ainsi le pavillon de la firme allemande d'électricité, la puissante AEG, comporte des fresques réalisées par le peintre Albert Maennchen, « L'une d'elles montrait, écrit A. Quantin, un homme et une femme tendant les bras l'un vers l'autre ; du contact des doigts naît leur intime frisson, symbole du fluide que la nature a mis dans l'humanité et que la science moderne sait aujourd'hui dégager du contact des choses. » C'est l'union des 35 machines françaises et étrangères, les plus performantes, qui fournit les 38 000 kw/h nécessaires pour garantir le bon fonctionnement de l'ensemble de l'Exposition, de jour comme de nuit. Il est certain que le clou de cette Exposition est non seulement l'éclairage, mais toutes les machines électriques, qui progressivement conquièrent les ateliers, les usines, les administrations, les grands magasins, les villes entières, mais aussi le logement. Paris dénommée « Ville-Lumière » à cette occasion (*La Ville-Lumière*, roman contemporain, de Camille Mauclair, date de 1904, par exemple) ne sera équipée en électricité pour l'ensemble de sa voirie qu'au cours des années vingt, le gaz continue par conséquent à éclairer certaines rues et la plupart des habitations, et n'oublions pas qu'un court-circuit, quelque temps après l'ouverture de l'Exposition, a provoqué un début d'incendie, laissant le gaz, pas encore détrôné, une fois encore triompher des ténèbres ! Principale ombre portée sur le Palais de l'Électricité, un moyen de transport urbain considéré alors comme un simple amusement sans avenir : le trottoir mécanique. Robert Burnand se souvient de l'Exposition et de son Palais de l'Électricité, mais dans ses mémoires, il note :

« Il est permis de penser que de toutes les attractions, de toutes les féeries, de tous les miracles, le souvenir demeure surtout, chez les visiteurs, du trottoir roulant ». Ce n'est pas le seul, Paul Morand évoque également ce fameux trottoir à trois couloirs et à trois vitesses (de 4 à 8 km/h) qui attira plus de six millions et demi de téméraires, dont Alexandrine Zola, qu'Émile immortalisa en la photographiant, précisément, sur cette « plate-forme mobile ». Comme elle a l'air fière, confiante et souriante sur ce sol qui se dérobe sous ses pas ! Comme elle semble communier avec le Progrès en marche !

Le roman électrique

Émile Zola est fasciné par l'électricité et non seulement il se rend à plusieurs reprises à l'Exposition, mais il visite attentivement le Palais de l'Électricité et le prend en photographie. Il y va avec sa femme, Alexandrine. Il y va avec Jeanne, la mère de ses deux enfants et s'enthousiasme autant qu'eux sont étonnés. Il avait certainement déjà en tête cette apologie de l'énergie nouvelle qu'il va chanter dans *Travail*, ce roman du cycle des *Quatre Évangiles*, publié en 1901 et rédigé durant son exil londonien, à cause de l'affaire Dreyfus. De quoi s'agit-il ? D'un roman sur le fouriérisme, du moins tel que le connaît et l'apprécie l'auteur de *Germinal*, c'est-à-dire découvert en lisant la brochure de propagande de Hyppolyte Renaud³ et en visitant le Familistère de Guise, édifié par un patron atypique, André Godin. Avec les *Quatre Évangiles* (seuls *Fécondité*, *Travail* et *Vérité*, sont édités, *Justice* ne sera pas écrit, Zola meurt – accidentellement ? – en 1902, après avoir tracé un plan plutôt sommaire), l'auteur positive, il ne se contente plus de décrire les mille et une formes de l'aliénation capitaliste ou de dénoncer les innombrables abus des différents pouvoirs (de l'argent, de l'Église, de l'armée, de l'industrie, du commerce, de la publicité, de la presse, etc.) qui écrasent les démunis, mais dessine, en quelque sorte, « une voie pacifique vers le monde solidaire de demain », pour paraphraser le titre d'un auteur contemporain, le fondateur des cités-jardins, Ebenezer Howard, qui en 1898 publie *To-Morrow : a Peaceful Path to Realm Reform...* Le schéma est classique, simpliste même : le « bon » contre le « mauvais », la Crèche contre l'Abîme, le patron novateur et soucieux des conditions de vie de ses ouvriers contre l'exploiteur, méprisant et préoccupé par son seul profit, quelle qu'en soit l'origine. Ce dernier recrute qui veut sans se soucier de son confort, de son éducation et de

3. *Solidarité. Vue synthétique sur la doctrine de Charles Fourier*, 1842, 7^e édition, 1898.

sa vie sociale, tandis que le « bon » patron – et sa sœur, une sainte laïque, comme Zola les apprécie – œuvre, avec ardeur, au bien-être de ses travailleurs et s'intéresse à leur vie hors travail. Il consacre sa fortune – amassée grâce à ses inventions – à créer une ville à proximité de son usine modèle et à associer tous les salariés, à qui il redistribue son capital – la référence à Godin est là explicite. Si le thème est habituel pour Zola, son traitement est insolite, il s'agit en effet d'un roman naturaliste doublé d'un roman aux allures de science-fiction. Zola ne se transforme pas en Jules Verne – dans *Les 500 millions de la Béguin*, de 1879, se combattent un « bon » docteur français et un « terrible et inquiétant » professeur allemand, chacun possédant sa ville, France Ville (propre, hygiénique et électrique) et la Cité de l'Acier (une vaste usine bruyante et assourdissante) – mais ose quelques anticipations technologiques, dont la voiture électrique. Il projette dans le futur ses personnages en les accompagnant dans leur vieillissement et entraîne ses lecteurs dans la France industrielle du milieu du vingtième siècle. A-t-il lu les romans d'Alfred Robida ? Celui-ci a publié *Le XXe siècle* en 1882 et *La Vie électrique*, en feuilleton dans *La Science Illustrée* (de novembre 1891 à juillet 1892) et l'on y trouve une maison tournante, le téléphonoscope, l'ascenseur électrique et autres merveilles automatiques. Zola a toujours été attentif aux évolutions scientifiques et médicales et n'a jamais hésité à les intégrer dans ses fictions. Là, il se veut aussi politique et préconise une réforme sociale, reposant sur l'expérimentation, en grandeur réelle, d'une enclave communautariste fouriériste. Les « bons » sans violence, avec patience, pédagogie et par l'exemple, entraînent les « hésitants » sur le doux chemin de l'Harmonie Sociale. Ce monde de paix et de solidarité repose à la fois sur l'Amour (sans amour, l'individu est impuissant et condamné à l'inhumanité) et sur l'Entraide – notons que ces thèmes sont aussi ceux des libertaires de cette période, comme Jean Grave ou Piotr Kropotkine, lui aussi en exil à Londres. Ce roman singulier, par rapport à la production de l'auteur, n'est ni une utopie ni une u-chronie, mais une vue sociale prospective. Pour aider ses héros à accomplir leur mission il leur faut une autre énergie que l'Amour, cette énergie sera le Soleil. Et le soleil permanent se nomme techniquement « électricité ». « Quand la nuit fut noire, l'usine entière s'embrasa, des milliers de lampes l'inondèrent d'une gaie clarté de plein jour » (p. 400). Plus loin : « Le jour doit venir où l'électricité sera à tout le monde comme l'eau des fleuves, comme le vent du ciel [...] Elle circulera dans la ville telle que le sang même de la vie sociale. [...] Et, la nuit, dans le ciel noir, elle allumera un autre soleil, qui éteindra les étoiles. Et elle supprimera l'hiver, elle

fera naître l'éternel été, en réchauffant le vieux monde, en montant fondre la neige, jusque dans les nuages... » (p. 402). Plus loin encore : « Tu la retrouveras partout, la grande et souveraine énergie, sans laquelle tant de rapides progrès n'auraient pu s'accomplir » (p. 482). Plus loin encore : « Dans tous les édifices publics, dans toutes les maisons privées, mêmes les plus modestes, on distribuait sans compter la lumière, la chaleur, le mouvement. Il suffisait de tourner des boutons, et la maison s'éclairait, se chauffait, la cuisine se faisait, les diverses machines de métier ou d'usage domestique se mettaient en marche. » (p. 519) Nous sommes bien loin de la noirceur de la mine et des mineurs qui nous imprègne quand nous lisons *Germinal*, ici, tout est lumineux, propre, silencieux, radieux, y compris l'Avenir (Hippolyte Renaud écrit : « Notre système planétaire est un groupe dont le soleil est le chef et le pivot », p. 296). Zola est heureux et son bonheur est communicatif. Il aime sa femme et aussi sa « maîtresse » qui lui a donné – car il s'agit d'un cadeau, à ses yeux, inestimable – deux enfants. Il a maigri, rajeuni, son écriture même devient lyrique, poétique, prophétique. Ses lecteurs se divisent, il y a ceux qui veulent toujours du Zola, le Zola dénonciateur et accusateur, et d'autres qui adhèrent à ce flot de félicité, de jouvence et d'espérance. *Travail* parle de la lutte des classes mais l'affrontement se déroule aussi en chacun des personnages et pas seulement sur la scène sociale. Certes, la lumière électrique éclaire le monde, mais aussi électrise l'individu et le stimule. Cette conviction, quelque peu « élitaire » (je ne veux pas dire « élitiste »), que le sursaut vient des profondeurs mêmes de l'être humain n'est pas nouvelle, chez Zola, de même que son désir d'unir la littérature aux progrès scientifiques et techniques. Déjà en 1860, il écrivait à J.-B. Baille : « [...] ce qui caractérise notre temps, c'est cette fougue, cette activité dévorante ; activité dans les sciences, activité dans le commerce, dans les arts, partout : les chemins de fer, l'électricité appliquée à la télégraphie, la vapeur faisant mouvoir les navires, l'aérostat s'élevant dans les airs. [...] Le monde se précipite donc dans un sentier de l'avenir, courant et pressé de voir ce qui l'attend au bout de sa course. » Zola n'imagine pas le romancier comme un esthète préoccupé pas ses seuls états d'âme, mais comme le « spectateur engagé » de son temps. Il connaît certainement les débats qui agitent les littérateurs, au milieu du siècle, à propos des relations entre l'Art et la Technique. *La Revue de Paris* en assure la publicité en publiant plusieurs articles, comme « Les Féeries de la science » de Louis de Cormenin (« Sans doute, l'électricité, le principe de la vie universelle, sera l'agent séparateur de sa délivrance et le relèvera de l'anathème de malédiction », mai 1852), « La Poésie de l'in-

dustrie », de Achille Kauffmann (« L'industrie n'a pas tué la poésie, elle lui ouvre un monde nouveau », juillet 1853) et la célèbre « préface » aux *Chants Modernes* (1855), de Maxime Du Camp. Tous ces textes participent d'un même engouement pour le déploiement technologique et se refusent à accepter « le désenchantement du monde », au contraire, ils appellent à accepter les découvertes techniques, à ne pas les craindre et à s'en emparer. Zola, indirectement, s'en fait l'écho dans « Du progrès dans les sciences et dans la poésie » (*Journal populaire de Lille*, 16 avril 1864), article rédigé vraisemblablement quelques années auparavant, où il explique qu'il n'y a pas antinomie entre l'Art et la Technique, et que la machine peut devenir un personnage de roman. Ce qu'il démontrera à plusieurs reprises, qu'on songe bien sûr à la locomotive dans *La Bête humaine*, ou au grand magasin, cette machine érotique, dans *Au Bonheur des Dames*...

Zola n'aurait pas souscrit aux propos des Futuristes italiens, car son intérêt pour la machine et l'électricité n'est pas un culte absolu et dogmatique, mais une manière de faire corps avec son époque. Il poétise la machine et la vitesse mais non pas pour rompre avec l'esprit du romantisme (cette niaiserie, aux yeux de Marinetti), mais pour affirmer que l'Homme est face à la science, un apprenti sorcier aux deux visages, d'un côté le savant fou et de l'autre le bienfaiteur. Ce qui fait gagner la vie, l'élan vital, l'effervescence, le bouillonnement, le renouvellement, etc., c'est l'Amour. Et l'Amour n'est jamais mécanique...

Thierry Paquot est philosophe, professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris (Paris XII-Créteil), éditeur de la revue *Urbanisme*, auteur de nombreux ouvrages dont *Vive la Ville !* (Arlécorlet, 1994), *Éthique Architecture Urbanisme* (sous la direction de Ch. Younès et Th. Paquot, La Découverte, 2000) et *La Ville et l'urbain, état des savoirs* (sous la direction de Th. Paquot, M. Lussault et S. Body-Gendrot, La Découverte, 2000).